

**Gavin Bowd**

University of St Andrews,  
KY16 9PH, Ecosse

## **La Poésie des Ardennes occupées, 1914-1918**

### ABSTRACT

The German occupation of France during the Great War has long been buried beneath the memory of the Occupation of 1940-1944. It is only very recently that it has begun to be studied seriously by historians: This article considers the role of poetry in the Ardennes, the only French département to be completely occupied for the entire duration of the conflict. Here we see how poetry, among other cultural forms, is instrumentalised by the German occupier, notably in its French language propaganda newspaper, *La Gazette des Ardennes*, in order to promote defeatism and collaboration. On the other hand, exiled to unoccupied France, the Ardennais poet Henri Dacremont produces a conventionally patriotic poetry tinged with regionalism. This « engagée » poetry contrasts with the more contemplative and melancholy verse of Marie-Louise Dromart, which will only be published after the deliverance of her home region.

Keywords: Ardennes, occupation, poetry, propaganda

Lorsqu'on évoque l' « Occupation » de la France au vingtième siècle, on pense le plus souvent aux « Années noires » de 1940-1944 : la débâcle, l'exode, la collaboration, les rafles et les déportations, la Résistance puis la Libération et toutes ces controverses autour de l'occupation qui illustreraient le « syndrome de Vichy ». Lorsqu'on aborde le sujet de la France pendant la Grande Guerre, on pense surtout à l'épreuve et aux exploits du « poilu » : les tranchées, le *no*

*man's land*, les batailles de Verdun et de la Somme, les mutineries sur le Chemin des Dames, la victoire finale sous la direction du « Tigre » Clemenceau, et finalement le règlement de comptes à Versailles. L'occupation allemande de la France en 1914-1918, qui toucha plus de deux millions de civils, a donc été enfouie sous des mémoires concurrentielles. C'est tout récemment qu'elle a revu le jour (Cf. Becker 2010 et Nivet 2011). De même, ces dernières années ont vu un regain d'intérêt pour la littérature française de la Grande Guerre : les fictions de Barbusse, Dorgelès et Duhamel, entre autres ; les vers d'Apollinaire, André Salmon et Louis Kréber, etc. (Cf. Campa 2014 et Schoentjes 2009). Mais la littérature de la première Occupation reste à redécouvrir. Ici, nous nous penchons sur l'évocation poétique de l'épreuve des Ardennes françaises, le seul département à être totalement occupé pendant tout le conflit : ici nous trouvons l'utilisation propagandistique de la poésie par l'occupant, mais aussi, dans les vers d'Henri Dacremont et de Marie-Louise Dromart, des vers de résistance et de témoignage, aussi bien que de pressentiment d'une deuxième Occupation. Nous soutenons que cette poésie a une place à part dans l'abondant corpus de la poésie française de la Grande Guerre.

### 1. Invasion 14

Certes, la guerre à l'Ouest ne s'avère pas courte et facile : au lieu d'atteindre rapidement Paris – comme en 1870 – les Allemands sont arrêtés par la bataille de la Marne en septembre 1914. Cependant, les alliés de la Triple-Entente ne fêteront pas Noël à Berlin. Le front se fige, et les armées se terrent, littéralement, creusant une ligne de tranchées qui s'étend de la Manche à la frontière suisse. La guerre de mouvement cède la place à une guerre de position, d'usure, qui cherche à « saigner à blanc » le camp adverse. Ainsi commence l'occupation allemande d'une partie importante du territoire français. Derrière le front se trouvent des centres urbains comme Lille, Valenciennes, Roubaix, Lens, Douai, Saint-Quentin, Charleville, Mézières, Cambrai et Laon, un bassin minier, une industrie textile très importante et de riches exploitations agricoles.

Si la propagande alliée exagère – c’est de bonne guerre – les nouvelles d’atrocités allemandes commises contre les civils, des exactions ont bien lieu, notamment dans le village ardennais de Haybes. Pendant trois jours, du 24 au 26 août, les Allemands détruisent cette cité industrielle et minière prospère au moyen de bombes incendiaires et tuent systématiquement la population qui n’a pu s’enfuir. Dans *Sur le Chemin du Calvaire*, paru en 1920, Marie-Louise Dromart, poétesse de renom, évoque la dévastation de son « malheureux village ». Au massacre des civils s’ajoutent des actes de brigandage qui semblent viser le cœur même de la culture française :

La bibliothèque était éparpillée dans tous les coins. Sur un guéridon, je vis *Au jardin de l’Infante* [d’Albert Samain, poète symboliste originaire de Lille]. J’ouvris le livre au hasard et je tombai sur ces lignes :

*Un lugubre hibou tournoie en mon front vide  
Mon cœur...*

Un infirmier qui passait m’arracha le livre des doigts.

- Samain ?... fit-il, nous avons fusillé lui.

Je le regardai ironiquement.

- Les mânes d’Albert Samain n’ont souci de votre ignorance, lui répondis-je.

Quant à Alexis Samain, vous avez cru le tuer et vous l’avez fait vivre à jamais.

Il s’éloigna, sans avoir compris, en sifflotant *Wacht am Rhein* et en glissant le livre de poèmes dans sa poche (Dromart 1920 : 22-23).

La poétesse dépitée contemple les ruines fumantes de Haybes :

Tout était perdu pour lui, hors l’honneur..., et à travers le brouillard de mes larmes, je crus voir s’ériger, sur la montagne où s’irisait la lumière de septembre, la statue mutilée de la Victoire. Sa tête avait été arrachée à ses épaules d’albâtre, mais ses ailes larges ouvertes et toutes constellées d’étoiles, s’étendaient, éblouissantes, sur mon village en ruines, sur les ruines de mon taciturne et glorieux village (Dromart 1920 : 60).

Dromart s’engage comme infirmière à l’hospice de Fumay, où elle soigne un jeune officier français sur son lit de mort. Et « puisque la Dame à la rose est un poète », Dromart prend sa plume pour rendre hommage et témoigner :

Je l’ai soigné parmi les horreurs du combat :

Alors que mon hameau s’écroulait dans les flammes !

Pour que la France prît en pitié nos deux âmes,  
J'ai baisé le front du Soldat (Dromart 1920 : 97-99).

En effet, ce recours à la poésie va se répéter partout dans les pays touchés par cette guerre inédite. Selon Laurence Campa : « quand les personnes instruites se sentent l'âme en peine... elle font des vers plutôt que des romans... le discours se fait plainte » (Campa 2014 : 15).

Pour intimider la population, des personnalités locales sont prises en otages, parfois déportées vers l'Est. Il y aura des réquisitions régulières de personnes et de biens. Les soldats allemands sont logés chez les habitants, et les écoles et les églises servent de casernes, casinos et lazarets (hôpitaux). Ecoliers et étudiants sont contraints de travailler pour l'occupant ; des « bouches inutiles » seront déportés pour travailler dans les champs, ou évacués vers la France via la Suisse. Afin de réprimer l'espionnage, tous les pigeons sont tués, dans une région passionnée des pigeons-voyageurs. Pour servir l'industrie de munitions, le cuivre, l'étain et le bronze sont enlevés aux civils, aussi bien que les cloches des églises, les statues et les ornements des monuments – y compris le buste de Rimbaud sur la place de la Gare de Charleville. Suivront bicyclettes, machines à écrire, matelas et fourrures. Malgré les efforts de l'American Committee for Relief in Belgium, ou « comité hispano-américain » – brutalement réduits après l'entrée en guerre des Etats-Unis – les pénuries de nourriture s'aggravent inexorablement, surtout chez les plus démunis. Les rations diminuent et la dégradation de l'état sanitaire mène à l'apparition de typhoïde, scorbut, tuberculose, dysenterie et grippe espagnole.

Les souffrances des occupés ne sont pas que physiques. Les lieux publics se trouvent sous la coupe de l'occupant : les restaurants et les bars épargnés par les destructions, et qui ne sont pas investis par les troupes allemandes, ont des heures d'ouverture nettement réduites, et les rassemblements de plus de cinq personnes sont interdits sans autorisation. Les territoires envahis passent à l'heure allemande. Il devient obligatoire de saluer les officiers allemands dans la rue, sous peine d'amende ou même de prison. Pour se déplacer, il faut un sauf-

conduit signé par l'occupant, ce qui s'avère difficile à obtenir. La population est privée d'information et dans l'impossibilité de correspondre, tandis que la censure est omniprésente. L'isolement des occupés est indiqué par les expressions qui ponctuent leurs journaux intimes : « on dit que », « on raconte que », « on entend le canon »... Toute la vie quotidienne se trouve donc bouleversée de fond en comble par l'invasion de 14. La situation morale est aggravée par l'isolement de la population et le monopole de l'information que détient l'envahisseur. Mais celui-ci se trouve confronté à un défi important : comment contrôler, voire convaincre cette grande population ennemie tout près de la ligne de front ? La poésie va y jouer un rôle symbolique.

## 2. Poésie de propagande

Au cœur du dispositif de la propagande allemande en France sera la *Gazette des Ardennes*, dont le rédacteur en chef est René Prévôt, Alsacien et ancien correspondant parisien des *Münchener Neueste Nachrichten*. La rédaction s'installe dans les locaux réquisitionnés du *Petit Ardenais*, à Charleville-Mézières. La *Gazette des Ardennes* publiera des « informations » du front qui mettent l'accent sur les succès de l'Allemagne et passent sous silence les revers – notamment à Verdun et pendant l'été de 1918. A partir d'avril 1915, elle augmentera considérablement ses chiffres de ventes en publiant les listes de 250 000 prisonniers de guerre français en Allemagne. Elle publie également des listes d'invalides rapatriés en France, de soldats inhumés derrière les positions allemandes, de civils français rapatriés, et de « victimes de leurs compatriotes », c'est-à-dire les occupés tués sous les bombardements aériens alliés, surtout vieillards et enfants. La « gazette régionale » offre des informations locales, « le coin du cultivateur » offre des conseils sur l'agriculture et l'alimentation, et un « miroir de la presse française » désigne les excès des « anti-boches » et les tendances pacifistes ou défaitistes.

La *Gazette* mène également une guerre propagandistique sur le plan culturel. D'abord, on s'efforce de repousser la notion de « barbarie teutonne » qui se serait illustrée, au début de la guerre, dans

la destruction de la bibliothèque de Louvain, en Belgique, puis le bombardement de la cathédrale de Reims. On cite de grandes figures de la littérature française pour démontrer qu'une entente entre la France et l'Allemagne est possible, voire urgente. « Que penserait Victor Hugo de la Grande Guerre ? », s'interroge la *Gazette*. Dans son essai *Le Rhin*, l'écrivain aurait plaidé en faveur de la « communauté naturelle de la France et de l'Allemagne », un « frein à l'Angleterre et à la Russie » qui sauverait l'Europe (*Gazette des Ardennes (GDA)*, 1 Mars 1915). Dans « Les romantiques et l'Allemagne », le correspondant constate que « *L'Action française* a découvert que Victor Hugo, que la plupart des Français considéraient jusqu'ici comme l'un des plus purs génies de la France, était un « bochisant » de la pire espèce » (*GDA*, 1 octobre 1915). Il conclut par préférer Hugo, Madame de Staël, Lamartine et Vigny aux chauvins de la presse parisienne. En janvier 1917, la *Gazette* annonce « La fin d'un poète » :

M. Maurice Maeterlinck, autrefois grand poète, fait tout pour se débarrasser au plus vite de son ancienne gloire, qu'il doit en grande partie à l'accueil que lui fit l'Allemagne. Dans ce but il a fait un discours à Paris, où, dans un langage inqualifiable, il a vidé son seau d'injures sur l'Allemagne. (...) Espérons qu'après ces longues années de pénitence, M. Maeterlinck aura recouvré son calme et son talent (*GDA*, 11 janvier 1917).

Des poètes inconnus sont enrôlés dans cette lutte contre les « anti-boches » de Paris. En novembre 1915, dans la *Gazette illustrée*, « Une Française » met en vers le caractère « véridique » de l'envahisseur :

Ils sont arrivés, les Barbares,  
Ils sont venus tous en vainqueurs,  
Sans cris bruyants, ni sans fanfare,  
Mais de l'orgueil tout plein le cœur.

[...]

Ils ont dit merci à la femme,  
Ils ont embrassé le gamin,  
Payant d'un mot venu de l'âme,

Puis ils ont repris leur chemin (*GDA illustrée*, 8 novembre 1915).

Pour renforcer cette image d'un envahisseur humain et respectueux, en novembre 1915 paraît dans la *Gazette illustrée* une gravure allégorique représentant un soldat allemand assis au seuil d'une chaumière, tenant un petit enfant sur ses genoux, tandis que ses camarades ensemencent et labourent le champ. Cette image est accompagnée de la traduction d'un poème, « Les Allemands en France », prétendument écrit par un soldat allemand qui exprime sa bonne volonté, même si ses vers ne sont pas dépourvus de menace :

Français, j'ai cultivé tes plaines  
Les grains vont bientôt lever,  
Et – que la paix vienne à régner –  
Tu feras tes récoltes pleines.

Français, pourtant si tu m'assailles,  
Tort à toi, ennemi ! héros !  
Mais le soir, après la bataille,  
J'irai prier sur ton tombeau (*GDA illustrée*, 1 novembre 1915).

La *Gazette illustrée* enrôle également des prisonniers de guerre français, publiant une « Chanson du Prisonnier » qui désigne le vrai « barbare » :

Le Barbare, ô France adorée,  
C'est celui qui se rit de toi ;  
C'est celui dont la ruse outrée  
A pu tromper ta bonne foi.  
Avec ton sang, l'Anglais se garde,  
Sur tes morts il bâtit sa tour (*GDA illustrée*, 5 octobre 1915).

Si ce journal attaque la haine et appelle la paix de ses vœux, l'Angleterre est donc mise au ban.

Malgré les tentatives de décrire une reconstruction, voire une renaissance de la zone occupée, l'on est frappé par le caractère mélancolique des textes littéraires publiés par la rédaction. Les poèmes, surtout, expriment un sentiment de déclin, ce qui reflète naturellement la situation difficile (même si la censure empêche toute

évocation explicite des souffrances matérielles), mais entretient aussi des sentiments défaitistes : l'heure serait à la résignation plutôt qu'au combat. Par exemple dans « Aux femmes » :

O femmes en noir ! O pauvre sœurs !  
 Egale plainte dans tous les cœurs  
 Amenez la paix pour ceux à venir  
 Car vraiment, c'est par trop souffrir (*GDA illustrée*, 15 mars 1916).

Le 16 octobre 1916, la *Gazette illustrée* publie, à côté d'une image d'un coin du champ de bataille de la Somme, un poème d'Henri de Régnier (poète symboliste très en vogue à l'époque), « La Saison préférée » (l'automne).

Un poète souvent publié dans *l'Illustrée* est Henri Dacremont, auteur des *Poèmes ardennais*, et, exilé à Paris, un militant du Comité pour l'aide des Ardennes reconquises. Ses poèmes récupérés par *l'Illustrée* offrent une certaine « couleur locale », mais entretiennent aussi une sorte d'« automne perpétuel ». En novembre 1916 paraît ses « Feuilles mortes ». En juillet 1917, on reproduit son « Le lierre » : « C'est le dernier linceul, le suprême décor./Que la nature étend sur les choses qui meurent » (*GDA illustrée*, 1<sup>er</sup> juillet 1917). En plein été nous apprenons le triste destin de « La Rose » :

Combien elle était belle en son jeune matin,  
 La rose épanouie, au fond du vieux jardin ;  
 Combien il était beau, du fond de mon enfance,  
 Le rêve enchanteur né dans mes jours d'espérance (*GDA illustrée*, 16 juillet 1917).

Sans surprise, en octobre 1917 paraît son « Crépuscule d'Automne ».

A Noël 1917, au cœur d'un hiver long et extrêmement rude, il y a un désir impatient de retrouver la paix. Les poèmes choisis par la rédaction expriment des vœux pacifistes. Dans l'Almanach pour 1918, un poème extrait des *Chants d'agriculture* de Jules Bertrand, poète du pays lillois, est un « chant d'espoir » :

Changeons nos arsenaux en greniers d'abondance.  
La paix c'est le travail, la paix c'est la grandeur.  
Quand chante l'atelier, sois fière ô noble France,  
Le bras de l'ouvrier travaille à ta splendeur (*GDA Almanach illustré*, décembre 1917 : 26).

En plus, l'*Almanach* emprunte au *Z Illustré*, journal des prisonniers du camp civil de Senne, un poème de Paul Cleirens, « Le Graveur de Bagues » :

Le soleil de midi déverse sur le camp  
Ses premiers rayons chauds. Ils ont un reflet d'or  
Qui réjouit les yeux ; mais, triste de son sort,  
Le prisonnier rêveur songe : « Jusques à quand ? » (*GDA Almanach illustré*, décembre 1917 : 60).

Au printemps 1918, l'état-major lance une offensive qui se voudrait décisive. L'armée allemande fait des progrès rapides, retrouvant la Marne. Grâce à l'aviation et au canon « la *Grosse Bertha* », Paris est de nouveau sous les bombes. Mais la tonalité tromphaliste du printemps et du début de l'été 1918 ne dure pas longtemps. Le raz-de-marée allemand est endigué, et, au cours de l'été, les alliés, renforcés par les tanks et les troupes américaines, feront reculer l'ennemi. Désormais, la recherche de la paix domine les pages de la *Gazette*. La *Gazette illustrée* porte des images de la cathédrale de Saint-Quentin, victime du bombardement anglais, et des forêts de France détruites, notamment par un détachement de « scieurs » britanniques au faciès asiatique. Comme « la grande bataille de France » fait rage, on publie « Ici-bas » de Sully-Prudhomme : « Ici-bas tous les hommes pleurent/Leurs amitiés ou leurs amours ;/Je rêve aux couples qui demeurent/Toujours... » (*GDA illustrée*, 1 mai 1918).

On tend la main à des écrivains convertis à la cause « anti-Boche », par exemple en reproduisant à la une « Le Passeur d'eau » d'Emile Verhaeren. Ce poète belge de langue française, « barde de la vie moderne, dont la réputation a été en grande partie faite en Allemagne,

a mêlé naguère sa voix, au commencement du grand conflit européen, à la propagande haineuse contre la « barbarie » allemande ». Certaines lettres qu'il écrivit ont démontré qu'avant sa « mort tragique » en novembre 1916 (poussé par une foule d'admirateurs sous les roues d'un train qui partait) il « avait révisé ce jugement trop prompt, inspiré par la passion. Quoi qu'il en soit, l'œuvre du poète Verhaeren garde pour nous sa valeur » (*GDA illustrée*, 1 août 1918). Ainsi, les derniers choix éditoriaux de René Prévôt et de ses collaborateurs anticipent implicitement la débâcle qui s'approche.

### 3. L'édition en exil

Les années de guerre réduisent de façon très importante la production des éditeurs français pour des raisons multiples : raréfaction du paper, manque de main-d'œuvre, problèmes de transport, travaux d'impression nécessités par le conflit. En zone occupée, la censure et la mainmise de l'occupant sur l'imprimerie étouffent complètement l'activité éditoriale. De l'imprimerie Anciaux de Charleville ne sortiront que trois ouvrages : une liste des noms et adresses des officiers allemands logés au chef-lieu, une collection des contraintes que doivent subir les populations occupées, et une petite plaquette de vocabulaire français-allemand.

Les lettres ardennaises subsistent en exil. Dans *La Meuse, vers et sonnets*, paru à Paris en 1918, Henri Dacremont témoigne d'une présence importante de la guerre qu'on ne trouve pas dans les poèmes de lui reproduits dans la *Gazette des Ardennes*. Ses *Poèmes ardennais*, parus en 1912, expriment rêves, mémoires et regrets, et sont empreints d'un amour du paysage local (Dacremont 1912). Mais la guerre touche ce poète, le transformant en militant. Le 18 juin 1917, Dacremont fait une conférence pour le Comité d'aide immédiate des Ardennes reconquises, qui se déroule dans la Salle de la Société de Géographie, Paris, sous la présidence de Maurice Barrès. Dans « Pour les Ardennes reconquises », Dacremont déclare : « Les Ardennes étaient Gaule, tant que Gaule fut Gaule, elles sont France, depuis que la France est France » (Dacremont 1917 : 5). Il s'agirait d'un pays plein de villes antiques, le département le plus boisé de la nation, et

d'un pays frontière : « Les Ardennes, plus profondément, plus intensément peut-être qu'aucune autre province, ont vécu toutes nos angoisses patriotiques et toutes nos gloires » (Dacremont 1917 : 5).

Cette fibre patriotique s'exprime dans son recueil, *La Meuse. Vers et sonnets*, publié à Paris en 1918 :

Meuse ! sois avec nous pour la sainte défense,  
Fleuve ! de ton lit, fais une tombe immense,  
Agrandis-le sans bruit, comme un gouffre béant ;  
Avec leur propre sang fais un fleuve tragique,  
Fais un linceul de pourpre, un linceul magnifique,  
Que ton courant ne soit plus qu'un charnier mouvant.  
Puisse-t-il à jamais te voir passer, ô Meuse !

C'est le honni Kaiser, alors installé avec son entourage dans les plus beaux immeubles de Charleville-Mézières, qui sera le premier à être englouti par ce fleuve héroïque :

Lui, l'Empereur sanglant ; va, roule près de lui,  
De tous ses régiments devient la charrieuse,  
Quand il pense le jour, dans les rêves la nuit,  
Inexorablement décrit ta courbe immense,  
Déroule tes anneaux comme un hideux serpent,  
Sois donc son châtiment, sois le fleuve de sang  
Qui jamais ne finit et toujours recommence (Dacremont, 1918 : 9).

Dans « Gott mit uns », le poète aperçoit une scène atroce au-dessous d'un ancien crucifix au centre de l'autel d'un village belge détruit : « Une femme livide aux prunelles démentes » tend vers son enfant « les moignons de ses bras amputés » (Dacremont, 1918 : 14). Dans « La Tranchée », Dacremont passe aux horreurs de la guerre « nouvelle », tout en rendant hommage aux sacrifices pour la patrie : « Mais écoute donc, France, écoute tes enfants ;/ C'est l'heure, disais-tu, l'heure des épouvantes ;/ Mais tes petits soldats, dans la tranchée... Ils chantent ! » (Dacremont, 1918 : 18). Ainsi donc l'holocauste de Verdun est porté aux nues : « Derrière toi, Verdun, c'est le pays sauvé,/Qui chante éperdument ton triomphe et sa joie, /Tandis que la

victoire est prête à se lever » (Dacremont, 1918 : 21). Dans « Vision », il n'a aucun doute sur l'issue du conflit :

Le Kaiser aperçoit un océan qui bouge,  
Une masse de boue, énorme, lourde et rouge,  
Qui vers son aigle monte, et l'aigle, qui, les deux

Serres prises, dans la fange épaisse et sanglante,  
S'effare, se déchire et s'enfonce, les yeux  
Exorbités, battant deux ailes d'épouvante (Dacremont, 1918 : 25).

Un train macabre qui fuit vers l'Allemagne présage cette défaite, puisqu'il est bourré de « cadavres debout, liés comme des gerbes » (Dacremont, 1918 : 34). On attend donc avec impatience que les forêts broyées et incendiées des Ardennes ressuscitent avec leurs habitants, et que la sève remonte avec la mémoire :

De même, ô Forêt, quand l'heure crépusculaire  
Etend son calme doux sur la splendeur des bois,  
Nous croyons deviner des murmures de voix,  
Qui chuchotent des mots dans la brume légère (Dacremont, 1918 : 45).

A la fin du recueil, une alouette entre et chante « Les genêts d'Ardenne » (Dacremont, 1918 : 78). Ainsi, dans la poésie publiée de Dacremont, un patriotisme français et « anti-boche » bien commun est rejoint par un « régionalisme » bien plus original, celui d'un Ardennais chassé par l'occupation.

#### 4. D'une occupation à l'autre

La « délivrance » (on ne parle pas de « libération » au bout d'un tel calvaire) prendra longtemps : début novembre 1918, les Ardennes voient les derniers combats sur le sol français. L'heure est à la reconstruction morale aussi bien que matérielle. La collaboration intellectuelle est poursuivie : dès la fin 1918, des collaborateurs de la *Gazette des Ardennes* sont arrêtés. Les peines prononcées s'avèrent relativement clémentes – vingt ans de travaux forcés au maximum – même si, lors d'un autre procès, Georges Toqué, collaborateur de la

*Gazette* et surtout délateur, est condamné à mort avec plusieurs membres de sa « bande ». Quant à René Prévôt, la citoyenneté allemande lui épargne des poursuites, et il finira ses jours tranquillement en Bavière.

Quant à Marie-Louise Dromart, l'attitude héroïque de l'infirmière-poétesse lui vaut d'être citée à l'Ordre de la Nation en 1919, puis en 1921, d'être nommée chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur « au péril de sa vie ». En 1920, elle publie *Le Chemin du calvaire*, récit des souffrances de Haybes sous l'occupation. Mais sa poésie fait rarement des allusions directes à la guerre. Dans *Le Bel été*, écrit entre juin 1914 et décembre 1918, publié en 1925 et couronné par l'Académie française, le paysage des Ardennes est transfiguré par une vision mélancolique hantée par le regret et la nostalgie. Ainsi, le poème au titre du recueil :

Nous sommes les amants que réclament les Dieux !  
Nous serons les amants d'un été, mais qu'importe,  
Lorsque vers l'Absolu le Destin nous emporte,  
Si l'angoisse en nos cœurs sanglote des adieux (Dromart 1925 : 25).

Dans un poème dédié au « Maître » Henri de Régnier, la poétesse rend hommage aux consolations offertes par la forêt : « Il n'est que toi pour boire, ô Nature inspirée,/ Les larmes que la vie a mises dans mes yeux ! » (Dromart 1925 : 60). C'est l'évasion que cherche Dromart : « Ma Muse fuit le siècle et les plaisirs vulgaires/ Dans le bois cher encore aux nymphes de naguère » (Dromart 1925 : 65). La poésie de Dromart n'est pas dépourvue de sentiments patriotiques. Dans son recueil de 1929, *Dans le sillage de l'Oiseau blanc*, la poétesse profite des exploits des aviateurs Nungesser et Coli pour rendre hommage à ceux qui sont tombés sur le champ de gloire. Mais ce qui domine chez Dromart est une mélancolie toute romantique. Les titres des poèmes de son dernier recueil, *L'Allée des fantômes*, paru en 1930, l'illustrent : « Glas d'automne », « Souvenir ! Souvenir ! », « L'oubli », « Soleils éteints », « Les oiseaux défunts ».

La vision de Dromart contraste donc avec celle d'Henri Dacremont, que la guerre a rendu bien plus « engagé ». Au milieu des années trente, de retour au pays natal, Henri Dacremont reste bien conscient de la position stratégique de ses Ardennes chéries. Dans « Le Massif ardennais » il donne une leçon de géopolitique :

Le massif ardennais, c'est la terre frontière,  
 Que la Meuse, à l'Est comme au Sud, vient encercler,  
 C'est là, que dans les bois, les ravins emmêlés  
 Près du fleuve, ont créé les marches forestières.  
 [...]
 Pays du rêve dort, des vertes profondeurs,  
 Massif, autour duquel ont tourné les terreurs,  
 Rempart de la défense et frontière des races (Dacremont 1934 : 55).

Le poète vivra assez longtemps pour voir une deuxième occupation de son pays. Dans *Les Passages de la Meuse*, paru en 1947, Dacremont se penche sur les invasions qui, depuis des millénaires, se sont faites par les ravins, les défilés et les routes des Ardennes. Il s'intéresse en particulier aux invasions germaniques : « Tout en gardant leur simplicité sauvage, les Germains adoptaient aussitôt les vices des pays submergés, n'apportant que leur barbarie et la civilisation s'éteignait » (Dacremont, 1947 : 19). Entre les deux guerres « l'armée française se laissait doucement vivre et soigner, elle perdait, sans s'en douter, sa valeur guerrière ; elle se laissait endormir, dans une quiétude dissolvante » (Dacremont, 1947 : 26). Avec l'attaque-surprise de mai 1940, les Ardennais retrouvent un ennemi séculaire : « Le Germain, se proclamant aryen du Nord, aryen pur, prétendait avoir gardé l'énergie primitive de sa race, énergie se confondant avec l'énergie et la volonté de Dieu » (Dacremont, 1947 : 44). Citations de Nietzsche à l'appui, Dacremont s'acharne sur une *Germania* antichrétienne et fanatique qui a tenté en vain de mater son pays. En folkloriste, Dacremont invoque la légende ardennaise de Diana Arduina, déesse païenne, chassée dans la forêt par les apôtres chrétiens. Malgré leurs atrocités et la contre-offensive de décembre 1944, les Alliés feront fuir « le vieil ennemi, l'éternel adversaire, les fils d'Odin, les adorateurs de

Diana Arduina » (Dacremont, 1947 : 74). L'échec allemand dans les Ardennes est précurseur de l'imminente défaite : «Aujourd'hui, quand sur nos ruines et nos tombes, au-dessus des ravins, au-dessus du maquis, passe le vent qui fait bruire les feuilles, ils nous semble entendre encore le même frémissement annonciateur de victoire, qui, partant de la Meuse, gagne la Forêt et s'étend jusqu'à l'horizon » (Dacremont, 1947 : 77-78). Le poète peut donc s'enorgueillir de l'esprit de résistance de sa région, mais, dans la « forêt » de l'Histoire, la mémoire et la poésie de la première occupation seront enfouies sous d'autres mémoires et œuvres. Paradoxalement, par ce texte, Dacremont contribue à cet oubli.

## 5. Conclusion

La poésie des Ardennes occupées ne constitue guère une période glorieuse du vers français, même si Dacremont et Dromart ont conservé leurs petites réputations locales. Les poèmes que nous avons cités n'ont rien de l'éclat moderniste d'un Apollinaire ou d'un Edmond Adam. Mais Elizabeth A. Marsland constate avec justesse que dans la poésie de la Grande Guerre « l'écriture expérimentale était rare, et la vaste majorité des poètes de guerre adhéraient aux conventions de la prosodie » (Marsland 1991: 5). Au-delà de tout jugement de valeur esthétique, cette poésie doit être appréciée en termes de *fonction sociale* dans une situation particulière. La Grande Guerre a vu un extraordinaire foisonnement de la création poétique dans les pays belligérants, disseminée non seulement dans des recueils mais aussi dans la presse à grand tirage, sans parler de correspondance privée et de journaux intimes. La poésie des Ardennes occupées a une place à part dans ce corpus abondant que les chercheurs commencent enfin à explorer en profondeur, parce qu'elle montre l'usage, voire l'instrumentalisation de la poésie dans un contexte d'occupation militaire et d'exil.

## Bibliographie

Becker A. (2010) : *Les Cicatrices rouges. France et Belgique occupées*. Paris : Fayard.

- Bowd G. (2014) : *La Vie culturelle dans la France occupée, 1914-1918*. Paris : L'Harmattan.
- Campa L. (2014) : *Poètes de la Grande Guerre. Expérience combattante et activité poétique*. Paris : Editions Classiques Garnier.
- Collectif (1994) : *Les Ardennes durant la grande guerre (1914-1918)*. Charleville-Mézières : Conseil départemental des Ardennes.
- Dacremont H. (1912) : *Poèmes ardennais. Vers et sonnets*. Paris : Plon.
- Dacremont H. (1917) : *Pour les Ardennes reconquises*. Paris : Comité d'aide immédiate des Ardennes reconquises.
- Dacremont H. (1918) : *La Meuse. Vers et sonnets*. Paris : Eugène Figuière.
- Dacremont H. (1934) : *Poèmes du Soir*. Charleville : Albert Messein.
- Dacremont H.(1947) : *Les Passages de la Meuse*. Charleville : Les Cahiers ardennais.
- Dromart M-L. (1920) : *Sur le Chemin du Calvaire*. Paris : La Maison française d'art et d'édition.
- Dromart M-L. (1925) : *Le Bel été*. Paris : La Revue des poètes.
- Dromart M-L. (1929) : *Dans le sillage de l'Oiseau blanc*. Paris : La Revue des poètes.
- Dromart M-L. (1930) : *L'Allée des fantômes*. Paris : La Revue des poètes.
- Gazette des Ardennes illustrée.*
- Gazette des Ardennes Almanach illustré.*
- Marsland E. A. (1991) : *The Nation's Cause. French, English and German poetry of the First World War*. Londres : Routledge.
- Nivet P. (2011) : *La France occupée 1914-1918*. Paris : Armand Colin.
- Schoentjes P. (2009) : *Fictions de la Grande Guerre. Variations sur 14-18*. Paris : Classiques Garnier.